



Le Roman
Sissi
de Sissi

ELISABETH REYNAUD



éditions du

ROCHER

/ VLADIMIR FÉDOROVSKI

présente *Le roman des lieux et destins magiques*



Le Roman
Sissi
de Sissi

ELISABETH REYNAUD



éditions du

ROCHER

/ VLADIMIR FÉDOROVSKI

présente *Le roman des lieux et destins magiques*

LE ROMAN DE SISSI

Du même auteur

Thérèse d'Avila (illustré par Marc Rénier), Mame, 1994

Thérèse d'Avila ou le divin plaisir, Fayard, 1997

Jean de la Croix, fou de Dieu, Grasset, 1999

Petit traité très incorrect sur la pensée, le sexe et Dieu, essai,
Éditions du Rocher, 2000

Le Chevalier de lumière, roman, Éditions du Rocher, 2001

Le Sang de l'Écriture, essai, Éditions du Rocher, 2002

La Valse des imposteurs, essai, Éditions du Rocher, 2003

Elisabeth de Hongrie, princesse des pauvres, Presses de la
Renaissance, 2005

Madame Elisabeth, sœur de Louis XVI, Ramsay, 2007 (Prix
Bel Ami 2007)

Meurtres au couvent, roman, Ramsay, 2008

Chenonceau, le château des plaisirs, Éditions Télémaque,
2009

Le Petit Trianon et Marie Antoinette, Éditions Télémaque,
2010

Élisabeth REYNAUD

Le roman de Sissi



« Le roman des lieux et destins magiques »

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

soir même Elisabeth écrit : « Adieu, pièces silencieuses / Adieu, vieux château / Et vous, premiers rêves d'amour / Reposez en paix au fond du lac. » Le 20 avril, une berline attelée de six chevaux blancs fend la foule compacte et conduit la fiancée jusqu'à Straubing, sur le Danube, où l'attend le yacht impérial. Sa mère et ses frères et sœurs l'accompagnent. Ils s'entassent dans la berline. Lorsque Sissi paraît pour embarquer, un torrent de vivas se déchaîne comme un orage effrayant tombé du ciel.

Le mariage de François-Joseph est le vingt et unième entre les maisons d'Autriche et de Wittelsbach. Vienne prépare une fête inoubliable car elle est ville impériale. Le voyage dure deux jours avec un arrêt à Linz, puis un autre à Nussdorf, où un bateau couvert de roses et de pivoines attend Sissi. Lorsqu'elle débarque, François-Joseph la serre dans ses bras puis l'aide à mettre pied à terre. Sissi, comme un arbre frêle dans l'ouragan, tressaille sous la vague puissante du cri qui retentit : « Vive Elisabeth ! » Le carrosse attelé de six chevaux blancs de Lippiza l'emporte à Schönbrunn, où la cour impériale s'apprête à l'accueillir. Sissi, pâle et fatiguée, doit encore saluer la foule amassée dans l'immense parc du château. Il lui faut se montrer, sourire, saluer. C'est son rôle désormais. Elle ne trouvera même pas la paix à l'intérieur de ses appartements car un autre désagrément l'attend. On lui présente sa première dame d'honneur, la comtesse Sophie Esterházy-Liechtenstein, âgée de cinquante-six ans, placée auprès d'elle par les soins de l'archiduchesse Sophie. Sissi a un instinctif mouvement de recul devant cette femme sèche qui va remplacer les dames d'honneur qui l'accompagnent depuis son enfance. La mère de l'empereur a toute confiance en celle-ci : elle lui rapportera les moindres faits et gestes de la future impératrice.

Elle lui a choisi deux autres dames d'honneur de son cru, la comtesse Paula Bellegarde et la comtesse Caroline Lamberg, dont le père a été assassiné à Budapest par les Hongrois en 1848.

Lorsque le soir, épuisée, elle veut aller se coucher, on lui remet un volumineux document qui retrace l'intégralité du cérémonial qui l'attend. Elle devra l'étudier avant de s'endormir. Soudain elle se sent accablée et très seule.

Le lendemain, dès le matin, les dames sont en grande toilette. Elles arrivent dans ses appartements vêtues de leurs robes à paniers. Sissi à peine réveillée doit se rendre de Schönbrunn au vieux château impérial, le Thérésianum d'où, selon le protocole, elle fera son entrée dans la capitale. On lui apprend qu'elle doit se promener dans toute la ville, enfermée dans le carrosse vitré, pour être contemplée comme une bête curieuse par les Viennois rassemblés dans les rues. Elle fond en larmes puis se ressaisit, et monte dans le carrosse tiré par huit chevaux blancs. Ils la conduisent jusqu'au palais de la Hofburg où elle vivra désormais. En sortant du carrosse, vêtue d'une robe de satin lamée d'argent et brodée de guirlandes de roses, Sissi accroche son diadème à l'encadrement de la portière. Mais elle le replace vivement sur sa coiffure et salue la famille impériale assemblée pour la recevoir. Certains virent un mauvais présage dans l'incident du diadème.

Partout on célèbre la beauté et le charme de la future impératrice. On lit des hommages qui lui sont consacrés en allemand, en italien, en hongrois. Une centaine, rien que pour cette année 1854.

On peut comprendre l'effroi d'Elisabeth lorsqu'on sait que Schönbrunn compte mille deux cents pièces, et la Hofburg, deux mille six cent. Que le chauffage central n'existe pas, qu'on s'y éclaire avec des lampes à pétrole ou des candélabres et que l'archiduchesse Sophie voit, en un seul jour, lui échapper à la fois son fils préféré et son rôle d'impératrice.

Le 24 avril, le mariage d'opérette déploie ses fastes. Chevaux empanachés, église des Augustins illuminée de quinze mille flambeaux, océans de diamants et de pierres précieuses sur les dames en robes à traîne, uniformes flamboyants des armées autrichienne et hongroise, et enfin, le couple impérial, comme sorti d'un conte des Mille et une nuits. Lui, de haute stature, constellé de décorations sur son pourpoint à brandebourgs dorés, l'uniforme de feldmaréchal, l'allure vraiment royale, jeune, rayonnant, et elle, en robe à traîne de soie blanche, bordée de fourrure d'hermine, brodée d'or et d'argent, un bouquet de roses blanches à la main, sa chevelure magnifique parée du diadème en opales et diamants offert par l'archiduchesse Sophie.

Le cardinal Rauscher célèbre le mariage assisté de soixantedix évêques dont la pourpre se fond sur les tentures cramoisies qui habillent ce jour-là l'Augustinerkirche. Gracieuse comme une apparition de rêve, Elisabeth est aussi pâle que la soie qui la drape. Au moment de l'échange des alliances, la salve des grenadiers explose avec éclat, suivie d'une canonnade qui ébranle les murs de Vienne. Toutes les cloches de la ville se mettent à sonner. La princesse Elisabeth de Wittelsbach est devenue impératrice d'Autriche à peine à l'âge de dix-sept ans.

Une foule incroyable envahit les rues jusque tard dans la nuit. Vienne n'est plus qu'une immense salle de bal illuminée. Sissi

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

elle est allemande d'origine et toute acquise à Sophie.

L'occasion est trop belle. Elisabeth, qui n'a pas oublié les cours du vieux professeur Majlath, se prend d'amour pour le sort de la Hongrie. Aujourd'hui, elle veut choisir elle-même l'entourage qui la suit pas à pas. Tous ceux qui sont admis à pénétrer chez elle ont été soigneusement élus par Sophie. Deux cent vingt-neuf dames ont le privilège d'entrer chez l'impératrice quand elle tient son cercle, à n'importe quel moment, sans autre formalité. Elisabeth a cela en horreur. Ces coteries aristocratiques issues de la vieille noblesse l'insupportent au plus au point. Elles défendent les idées de répression des peuples en révolte imposées par l'archiduchesse.

Dans ces milieux se détache l'aide de camp de l'empereur, le comte Grünne, grand maître de l'armée. Il fait régner une violente animosité contre la Hongrie, qui continue à revendiquer une constitution et une autonomie que Vienne lui refuse.

Le baron Bach, ministre de l'Intérieur, est acquis à l'idée qu'une visite des souverains en Hongrie pourrait peut-être permettre de trouver une solution. La beauté et le charme de l'impératrice agiraient sur l'âme romantique des Hongrois plus efficacement que sur les Italiens. En Hongrie, l'opposition d'Elisabeth à l'archiduchesse Sophie est de notoriété publique. Elle est devenue l'espoir de ce peuple.

Sissi, à peine âgée de vingt ans, est d'une beauté renversante. Aucun homme n'y reste insensible.

Forte de sa nouvelle condition, elle décide d'emmener ses deux filles avec elle en Hongrie. Contre l'avis, bien sûr, de

l'archiduchesse qui ne peut plus s'y opposer. On descend le Danube de Vienne à Budapest. La population acclame l'impératrice, le bal de la cour déploie toutes ses magnificences. Les danses hongroises la ravissent et les costumes folkloriques emportent son enthousiasme. L'empereur promulgue une amnistie mais il ne peut rendre la vie à ceux qui ont été exécutés. La délégation des nobles qui demandent la restitution de la constitution est cependant éconduite. On attribue les gestes de conciliation à Elisabeth et les brimades à l'archiduchesse. François-Joseph autorise le retour des exilés et la restitution des biens confisqués. C'est le cas notamment pour Gyula Andrásy, en exil à Paris où on le surnomme « le beau pendu de 1848 ».

Les talents d'écuyère d'Elisabeth font l'admiration des Hongrois. Elle monte à cheval dans les parcs pour le plus grand plaisir de la population.

Mais au moment d'entamer un circuit dans tout le pays, la petite Gisèle, âgée de dix mois, tombe malade. Le voyage est remis. Lorsqu'elle se rétablit, sa sœur Sophie, âgée de deux ans, souffre à son tour des mêmes fièvres. Le docteur Seeburger prétend que les dents qui percent en sont la cause. « Sophie ne cesse de pleurer à fendre l'âme » écrit François-Joseph à sa mère. Lorsqu'un mieux se fait sentir, le couple décide, bien que toujours inquiet, de partir pour Jászberény. Lorsqu'ils arrivent à Debreczin, un télégramme de Seeburger les rappelle d'urgence. Ils reviennent au plus vite à Budapest. À peine arrivée, Elisabeth se précipite chez sa fille qu'elle trouve dans un état d'extrême faiblesse. Elle assiste désespérée, onze heures durant, à l'agonie de son enfant.

À neuf heures et demie du matin Sophie n'est plus. « Notre petite est un ange au ciel. Nous sommes anéantis », télégraphie l'empereur à sa mère. Elisabeth est pétrifiée d'horreur. Elle s'accuse elle-même et le monde entier. Le jeune couple rentre à Vienne effondré en ramenant la dépouille de leur première-née. La jeune femme pleure sans arrêt et se sent terriblement fautive vis-à-vis de sa belle-mère, qui s'était montrée opposée au voyage de sa petite fille préférée. Elisabeth croit discerner sous chacune de ses paroles un reproche sous-jacent.

Contrairement à François-Joseph qui semble reprendre le dessus, absorbé par les affaires de l'empire, Elisabeth est totalement inconsolable. Elle se retranche du monde et s'isole dans la solitude. Plus personne ne peut l'approcher en dehors de l'empereur. Elle monte à cheval dans les environs de Vienne pour éviter la foule ; refuse la plupart du temps de s'alimenter ; maigrit de façon inquiétante ; renonce à lutter contre sa belle-mère au sujet de Gisèle, lui abandonnant toute responsabilité. On dirait qu'elle se juge désormais indigne d'être mère.

La douleur d'Elisabeth prend un tour si effrayant que sa mère décide de venir la rejoindre avec trois de ses sœurs. Six mois plus tard, elle n'a toujours pas surmonté la perte de son enfant. D'Ischl, où ils sont en résidence d'été, François-Joseph écrit à sa mère : « La pauvre Sissi reste très émue par tous les souvenirs qui l'entourent ici. Elle pleure beaucoup. Hier, Gisèle était assise dans le petit fauteuil rouge de notre pauvre petite, et nous avons pleuré ensemble tous les deux, tandis que Gisèle riait gentiment de cette nouvelle place d'honneur. »

À cette époque, le frère de l'empereur, l'archiduc Maximilien, épouse Charlotte de Belgique. Sophie ne tarit pas d'éloges sur sa

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

privent des longues promenades qu'elle aimerait faire avec son ancienne dame d'honneur Paula Bellegarde, qui remplace l'ancienne gouvernante remerciée.

Elle se trouve une nouvelle passion et écrit à son beau-frère : « Je collectionne les photographies afin de constituer un album de beautés, mais je ne prends que des portraits de femmes. Si tu peux dénicher de jolis visages chez Angerer ou chez d'autres photographes, envoie-les moi. » Elle demande au ministre des Affaires Étrangères de faire rechercher, par tous les ambassadeurs d'Autriche dans le monde entier, des portraits de jolies femmes de tous les pays. Une des premières qu'elle place dans cet album est sa sœur Marie, ex-reine de Naples, qui est à l'époque connue pour s'être héroïquement conduite à la bataille de Gaète. Elisabeth a un faible pour la beauté mélancolique de sa plus jeune sœur. Déjà, une des plus célèbres galeries de tableaux de jolies femmes était celle qu'avait composée son oncle, Louis I^{er} de Bavière, au château de Nymphenburg. Lola Montès, sa scandaleuse maîtresse, y trônait en place de choix. À cause de cette liaison, il avait renoncé au trône en 1848. Curieusement, on y trouvait aussi la belle-mère de Sissi, l'archiduchesse Sophie, qui avait été une beauté dans sa jeunesse. Sissi inséra donc un portrait de Lola Montès dans son album, en hommage à son oncle. Elisabeth reçut de Paris, de Rome, de Berlin, des photos et des gravures de jolis visages. Elle fit savoir qu'elle paierait le prix demandé pour avoir des portraits de femmes des harems de Turquie, entre autres beautés orientales. On reçut de Paris des monceaux de clichés représentant des acrobates, des danseuses, des écuyères de cirque, des comédiennes connues ou pas, parfois peu vêtues et dans des postures licencieuses.

Cette bizarrerie vient du fait que Sissi craint de souffrir d'hydropisie et de mourir rapidement. L'engouement pour la beauté féminine la rattache à la vie et lui est une école d'esthétique revitalisante.

En avril, la duchesse Ludovica arrive à Venise avec le frère préféré, Charles-Théodore, surnommé Gakkel. Elle est accompagnée du docteur Fisher qui soigne Sissi depuis son enfance. Celui-ci connaît la robuste constitution de sa royale patiente et ordonne, pour la remettre sur pied, une cure à Bad Kissingen. La jeune femme n'a encore que vingt-cinq ans et doit se débarrasser de son obsession des maladies pour recouvrer la santé.

Et Elisabeth se rétablit. Le 14 août, elle rentre à Vienne où elle est reçue avec un immense enthousiasme par la population, qui la croyait à l'article de la mort. Quinze mille personnes lui font un accueil féérique au cours de la retraite aux flambeaux. Mais elle ne réintègre pas la Hofburg ; elle s'installe à Schönbrunn. Elle fait venir auprès d'elle ses sœurs Hélène et Marie, ou ses frères, afin, écrit Hélène à sa mère, « de ne jamais se retrouver seule avec *lui* ». Elle est maintenant un peu plus forte et hâlée, et monte à nouveau les plus beaux chevaux, que l'empereur achète à son intention. Elle a oublié l'étiquette et vit tout à fait selon sa fantaisie. Son antipathie envers la grande noblesse autrichienne n'est pas dissimulée. Elle lui crée des ennemis farouches. Tout naturellement elle se tourne vers le camp adverse, constitué par la noblesse hongroise, ce qui la fait haïr des sbires de l'archiduchesse. François-Joseph, qui s'inquiète pour elle, la fait suivre dans tous ses déplacements à cheval. Elisabeth le supplie de relâcher sa surveillance. François-Joseph écrit au chef de sa police : « Je vous prie de suspendre le nouveau système de

protection qui nous entoure. Quand nous nous promenons dans le jardin, nous sommes suivis et observés à chaque pas. Quand l'impératrice est dans son jardin, c'est toute une chaîne de tirailleurs qui se cachent derrière les arbres. Cela en devient réellement risible. Il est insupportable de vivre ainsi comme des prisonniers d'État, dans une atmosphère d'espionnage permanent. »

Pauvre François-Joseph, que ne ferait-il pas pour satisfaire son épouse inquiète et déstabilisée ? Il voudrait tant donner au public l'image d'un ménage uni. En parlant de lui, la princesse héritière de Prusse écrit à sa mère, la reine Victoria : « L'empereur semble follement épris de l'impératrice, mais je n'ai pas eu l'impression qu'elle le fût de lui. Il paraît extrêmement insignifiant, simple et tout d'une pièce. Contrairement à ce qu'on pourrait croire d'après les gravures, il a l'air âgé et ridé. Par ailleurs ses moustaches et ses favoris roux lui vont très mal. Il est peu, ou plutôt pas du tout, communicatif, et vraiment, dans l'ensemble, extraordinairement terne. »

Pendant cette absence de presque deux ans, Elisabeth a acquis beaucoup d'assurance. La jeune fille timide s'est battue pour accéder à sa dimension de femme, même si cela lui a coûté très cher. Elle devient peu à peu celle que le monde entier va admirer comme une déesse de beauté et une femme sans exemple dans cette période de révolution en marche.

Elle mène dorénavant une vie indépendante conquise de haute lutte. À peine son équilibre retrouvé, on espère déjà une nouvelle naissance au sein de la famille impériale. Mais désormais Elisabeth a ses jokers. Le docteur Fischer proteste que, pour une nouvelle grossesse, l'impératrice doit encore

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

les femmes de chambre et la coiffeuse ne comprennent pas. Cela devient un langage codé entre elles.

Ida presse l'impératrice, dès le début de leur amitié, de susciter une visite de François-Joseph en Hongrie en signe de conciliation. Évidemment la Cour pousse des cris d'orfraie. Il n'en est pas question. Chacun devine que ce souhait émane d'Elisabeth et de sa dame hongroise. Enfin, après des mois de combat, François-Joseph, qui finit toujours par se rendre aux désirs de son épouse, accepte de se rendre à Budapest. Il prend quelques mesures mineures pour prouver sa bonne volonté, comme supprimer les tribunaux militaires et prononcer des amnisties sans conséquences. Mais c'est loin d'être suffisant. Deak et le parti libéral, dont une partie des militants vit à Vienne, demandent toujours à cor et à cri une constitution et le couronnement des souverains d'Autriche.

Franz Deak, surnommé « conscience de la Hongrie », ministre au cabinet Batthyány, pendant la révolution, étale publiquement les revendications hongroises, en première page du journal *Pesti Naplo*, avant l'arrivée de François-Joseph. Il affirme que la Hongrie n'acceptera jamais un gouvernement central à Vienne, et que son seul interlocuteur légitime pour le retour de la constitution est son roi, François-Joseph lui-même.

On découvre qu'Ida Ferenczy fait sans doute partie du mouvement de Franz Deak, mais aussi qu'elle connaît personnellement sa famille. Tout ceci n'aurait donc pas été qu'une coïncidence. En particulier cette amitié avec l'impératrice. Peu à peu elle communique sa passion pour « le sage », comme on appelait Deak, à Elisabeth. Elle se fait envoyer en grand secret un portrait de lui que l'impératrice laissera accroché au

mur de sa chambre de la Hofburg toute sa vie.

Mais, vers 1860, en raison de son âge, Deak transmet ses fonctions politiques à Gyula Andrassy. C'est avec lui qu'Ida entretient une correspondance suivie au nom de l'impératrice. Car dans tout ceci Elisabeth ne doit pas apparaître officiellement. Andrassy est rentré d'exil en 1858 après l'annistie de sa condamnation à mort. En 1849, il avait combattu les troupes impériales sous l'uniforme de l'armée nationale hongroise, ce qui entretenait la méfiance de Vienne à son égard. Son nom avait été cloué sur une potence par le bourreau, et dans les salons parisiens on ne parlait plus de lui que comme « le Beau Pendu ».

C'est un homme du monde, séduisant, parlant le français, l'allemand et l'anglais. On se l'arrache dans les cercles mondains. En Angleterre, il s'est offert des chevaux de course et a participé aux derbies avec « l'enchanteresse élégance des sans patrie », dit-on de lui. À Paris, dans les milieux distingués qu'il fréquente, il a rencontré celle qui va devenir sa femme, une aristocrate hongroise célébrée pour sa beauté dans les salons de l'impératrice Eugénie, la comtesse Katinka Kendeffy. Il est fêté comme un très chic « martyr » de la révolution, vivant sa vie en aventurier de haut vol.

À son retour en Hongrie, on l'acclame tel un héros. Il est couvert de charges et d'honneurs. Ses luxueuses années d'exil lui ont donné l'occasion de rencontrer les puissants personnages politiques de l'Europe. Il évolue dans ces milieux avec une aisance qui n'a d'égal que son pouvoir de séduction auprès des femmes. Parvenu au grade de colonel, il porte l'uniforme avec un panache qui les fait toutes se pâmer. Il est en outre doté d'un

humour longtemps exercé dans la presse, et d'un don d'orateur hors pair. Ayant le sens de la formule, il trousse d'un trait des sentences qui font mouche. Comme celle-ci : « La nouvelle Autriche ressemble à une pyramide qu'on aurait posée sur la pointe. Comment s'étonner qu'elle ne puisse tenir debout ? » Il a de vastes projets pour son pays et n'entend pas être arrêté par des « broutilles » comme la volonté impérialiste de Vienne. Il est plein de certitudes et de fougue. Les affaires publiques lui apparaissent comme un nouveau terrain de conquête. Il soigne son image d'homme irrésistible. On le traite autant de héros national que de fieffé coquin. Le comte Hübner, qui l'a connu à Paris, voit en lui un composé de chevalier, de sportif, de joueur et de saltimbanque. Il le tient pour un audacieux menteur et un beau parleur. Mais on suppose qu'il est un peu jaloux du jeune Hongrois traînant tous les cœurs après lui.

Les deux héros de la Hongrie, Elisabeth et Andrassy, se rencontrent en janvier 1866. Elle a vingt-huit ans, il en a quarante-deux. C'est le coup de foudre monstrueux. En tout cas pour elle. Il lui manquait l'homme. Le voici. Superbe, irrésistible. Comme dans ses plus beaux rêves elle n'a pas osé l'espérer. Avec la même folie d'amour pour ce pays. Lui par nationalisme narcissique, elle par esprit de révolte inné. Tout ceci inextricablement lié en elle, amour du pays, amour de l'homme, amour de la liberté. Elle a missionné François-Joseph à Budapest, mais c'est pour mieux légitimer la venue d'une délégation du Parlement hongrois à Vienne.

Le prince-primat de Budapest arrive en visite officielle à la Hofburg pour inviter l'impératrice à se rendre en Hongrie. Andrassy, vice-président de la Chambre des députés, fait partie du voyage.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

plus qu'elle ne l'imagine, redevable à la belle *Providence* qui veille sur elle. »

Après quelques scènes conjugales assez virulentes, Elisabeth retourne à Budapest. À nouveau, François-Joseph écrit : « Bien que tu aies été vraiment sèche et agressive, je t'aime si infiniment que je ne peux vivre sans toi. » Des légions hongroises fomentent un soulèvement. Sissi travaille d'arrache-pied à ce « Compromis » que Deak et Andrassy demandent à l'empereur.

Elle veut s'enraciner dans ce pays et, au cours de ses promenades à cheval, découvre le château de Gödöllö qu'elle se met en tête de vouloir acquérir. Mais la somme colossale que l'empereur doit payer à l'Allemagne ne lui permet pas un tel achat. « Si tu le souhaites, écrit-il, tu peux aller à Gödöllö visiter les blessés. Mais ne pense pas que nous puissions acheter ce château, car nous n'avons pas d'argent en ce moment, et je dois réduire le budget de la Cour de deux millions. »

Mais comme il ne cesse de répéter qu'elle lui manque terriblement – « oui, mon trésor – et quel trésor ! – me manque beaucoup » –, Sissi vient passer une journée à Vienne, le 18 août, et repart à Budapest le 19, pour fêter la Saint Étienne, patron de la Hongrie. La paix est signée à Prague le 23 août. Elisabeth ne rentre à Vienne que début septembre. François-Joseph attribue le poste de ministre des Affaires Étrangères au comte Beust, originaire de Saxe. C'est une défaite politique pour Elisabeth et pour Andrassy. Mais le choix est judicieux car on ne pouvait plus nommer un Allemand, et un Hongrois n'aurait pas été accepté à la Cour de Vienne.

Néanmoins Elisabeth ne perd pas le fil de son combat. Elle

choisit, pour lui donner des leçons de hongrois, un ami d'Andrássy, le journaliste Max Falk, très érudit en histoire de la Hongrie. Il sera le lien entre Budapest et Elisabeth. Pendant ce temps, François-Joseph a évolué petit à petit vers la solution de la double monarchie austro-hongroise préconisée par Deak et à laquelle s'est rallié Beust. Quels sortilèges Sissi a-t-elle employés auprès de son époux ? Toujours est-il que le 18 février 1867 est lu solennellement au Parlement hongrois l'acte par lequel François-Joseph nomme Andrássy Premier ministre de Hongrie et rend sa constitution au peuple magyar.

Le général Crenneville, l'aide de camp de l'empereur qui l'accompagne pour la signature du traité, tempête contre l'inconfort des vieux palais hongrois. « Le palais est glacial, écrit-il, l'empereur met un bonnet de fourrure pour s'asseoir à son bureau tant il a froid, et l'on ne peut chauffer son cabinet de toilette parce qu'il y a une fissure dans la boiserie et qu'on risquerait un incendie. » Le château d'Ofen n'a pas servi depuis vingt ans. L'intendance arrive de Vienne.

Rodolphe suit à travers sa mère toutes les péripéties de cette aventure politique. Il adore qu'elle lui raconte l'histoire des héros de la révolution hongroise qui ont été pendus, fusillés ou exilés. Les longs séjours qu'il passe en Hongrie vers l'âge de huit ans le marquent pour la vie. Il s'amuse beaucoup plus loin de la Hofburg, dans l'atmosphère de conspiration qui règne autour de Sissi, que dans l'entourage de sa grand-mère à Vienne. Un peuple entier adore celle qui lui a donné le jour, il entend célébrer de tous côtés sa beauté, son charme, son élégance. Il est fasciné par la prestance et les costumes chamarrés d'Andrássy qui porte l'*attila* avec une insolence de héros. Lorsque ce nouveau Premier ministre hongrois entre dans la pièce, les yeux

de Rodolphe s'allument de plaisir. Il devient à ses yeux un modèle idéal qu'il n'oubliera jamais.

Le 8 mai, Elisabeth se rend à Budapest avec François-Joseph. C'est un triomphe indescriptible. Des monceaux de fleurs jonchent le sol des rues qui mènent au palais d'Ofen. Le poète Eötvös, qui a déjà rencontré l'impératrice, n'a pas de mots pour décrire le délire de la population. « Je sais qu'aucune reine ne fut jamais tant aimée », conclut-il. Les préparatifs du sacre vont durer un mois. Dans les bateaux affrétés sur le Danube, on charge des caisses, des coffres, des tapisseries, un carrosse enveloppé de tentures, des chevaux et leurs équipages. Des tonnes de linge, de porcelaines, de couverts, d'argenterie. On doit assurer le service d'un millier de personnes dans un château qui n'a pas servi depuis vingt ans. Elisabeth, aidée de Gisèle, répare elle-même, selon la tradition, le manteau de Saint Étienne que doit porter l'empereur le jour du sacre. Elle portera une robe de brocart blanc et argent, un corselet de velours noir et une jupe semée de pierres précieuses. C'est un moment grandiose dans la vie d'Elisabeth. L'aboutissement triomphal d'un long combat. Mais les jaloux ont la dent dure. Le général Crenneville écrit à Vienne : « L'impératrice, après le couronnement, compte absolument se rendre à un bal chez Andrassy, qui n'est peut-être plus un traître, mais bien pourtant une “canaille” peu digne de foi, et sous l'influence des femmes. »

Le 8 juin 1867, la journée du couronnement commença à quatre heures du matin, par vingt et un coups de canon. Une foule s'installa le long des rues. Les magnats et leurs épouses arrivèrent en longue file de carrosses jusqu'à l'église Saint-Mathieu. À sept heures, le cortège princier quitta le château. Andrassy, superbe, portait la sainte couronne de Hongrie, monté

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



FRANCOIS-JOSEPH

Jusqu'à la fin, l'empereur écrivait à Sissi, toujours absente, « Mon ange adoré » et signait ses lettres : « Ton petit ». Le navire austro-hongrois sombrait sous ses pieds.
© Rue des Archives

Gödöllö est rempli de souris, or la nouvelle nourrice en a une peur panique. L'une d'elle s'égaré dans la chambre de l'impératrice qui hurle de rire et raconte à François-Joseph : « Hier il y avait grande chasse chez moi dans la vieille chambre. Les enfants, les femmes de chambre et les laquais chassaient une souris avec des balais, des cannes et des torchons. C'était un vrai steeple-chase, pendant lequel la malheureuse tomba une fois dans l'écuelle d'Horsegard. Mais elle réussit encore à s'échapper. Enfin Wallner l'attrapa sous les jupes de Bally où elle s'était réfugiée, et lui tordit le cou. »

Pourtant François-Joseph n'a pas forcément le cœur à rire car, en juin 1867, son frère Maximilien qui, à l'instigation de Napoléon III, s'est embarqué dans l'aventure folle du Mexique, où il a été nommé empereur, vient d'être fusillé dans ce pays qui ne l'a jamais accepté.

L'archiduchesse Sophie, âgée de soixante-sept ans, ne s'en remettra pas. Elle est obsédée par les tourments et la solitude qui ont accablé son fils préféré dans ce pays lointain. Cette pensée « lui cause une douleur indescriptible ». Il était le beau-frère le plus proche d'Elisabeth, qui n'a jamais compris pourquoi il s'était lancé dans cette chose impossible. Peut-être dans l'espoir de satisfaire à l'ambition démesurée de sa femme, Charlotte de Belgique.

Puis Hélène, la sœur aînée d'Elisabeth, perd son mari qu'elle adorait. Elle reste seule avec quatre enfants, dont le dernier vient de naître.

Sophie se réfugie chez sa sœur, à Possenhofen. On n'y voit, dit-on, que du noir et du blanc : les uns sont en deuil, et, partout, trottaient les loulous blancs de Poméranie de la duchesse Ludovica.

Sissi et ses enfants sont soit à Gödöllö, soit à Possenhofen, et très peu à Vienne. Mais François-Joseph vient souvent, il emmène Rodolphe à la chasse ou Gisèle au cirque Renz. Les quatre sœurs d'Elisabeth font tout pour lui ressembler : « Silhouette, voilette, coiffure, toilette, maintien, on ne sait jamais laquelle est laquelle, note Marie Festetics, quant à Hélène, c'est une caricature de ses sœurs, mais on voit tout de suite qu'elle est l'une d'entre elles. »

Pour apaiser les esprits, Elisabeth se force à assister à Vienne à certaines cérémonies publiques comme la Fête-Dieu où elle n'a pas paru depuis des années. La comtesse de Jonghe la décrit ainsi : « Elle était en robe à traîne, décolletée, elle marchait comme un beau cygne qui glisse sur l'eau. Jusqu'au dernier moment, on avait cru qu'elle ne viendrait pas, parce que la beauté n'aime pas le soleil, ni à se montrer. »

Parfois, elle décide de visiter un orphelinat, un hospice ou une école. Là encore elle agit selon des codes qui lui sont personnels : elle ne prévient pas de sa visite, arrive avec une dame d'honneur, s'adresse aux malades, goûte leur nourriture et fait les remarques nécessaires. Elle parle de façon juste et naturelle, sans ostentation, et si elle se fait détester des responsables d'établissement, elle obtient aussi un fier succès auprès de ceux qu'elle visite. Elle ressent aussi une fascination pour les asiles d'aliénés. Elle sait que chez les Wittelsbach certains ont perdu l'esprit. C'est peut-être pour cela qu'elle ressent une attirance irrésistible pour ce genre d'endroits.

En 1871, au moment de demander à François-Joseph ce qui lui ferait plaisir pour son anniversaire, elle lui écrit : « Je souhaite soit un jeune tigre royal (il y a trois petits au jardin zoologique de Berlin), soit un médaillon en camée. Mais ce qui me plairait par-dessus tout, ce serait une maison de fous complètement aménagée. » Puis elle déplore, après la fête : « Je te remercie pour le médaillon, malheureusement tu ne sembles pas avoir réfléchi un seul instant aux deux autres choses. » Il avait espéré qu'elle plaisantait. Mais non.

Sissi ne cache plus son mépris pour la Cour de Vienne. Dans les cercles, elle reste la plupart du temps muette, refuse toutes

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

recevra un salaire de deux mille florins pour être coiffeuse impériale au service exclusif de son Altesse. Il est prévu, cependant, que lorsqu'elle en trouvera le temps, elle pourra tirer d'autres ressources de l'exercice de son art. »

C'était fort bien payé car les plus grandes vedettes du Burgtheater ne recevaient pas au-delà de trois mille florins par an. Mais on voit que les journaux se mêlaient de tout et que la presse « people » existait déjà, au grand scandale des intéressés, et en particulier de l'archiduchesse qui s'irritait de telles indiscretions. Elle pestait « contre l'impertinence des informations relatives à la Cour ».

Fanny Angerer acquit une importance prépondérante aux yeux d'Elisabeth. Elle tenait l'impératrice dans une sorte de dépendance. Lorsqu'une brouille surgissait entre elles, elle se faisait porter souffrante et lui envoyait une coiffeuse de remplacement. Il pouvait arriver qu'une femme de chambre doive assumer la lourde tâche avec maladresse, ce qui mettait Sissi dans un état d'irritation extrême. « Après quelques journées à me laisser coiffer ainsi, je me retrouve complètement désarmée, avouait-elle. Chacun le sait et attend ma capitulation. Je suis l'esclave de mes cheveux. »

Car Fanny, qui avait sans doute un talent hors du commun, savait comment déjouer les angoisses de sa cliente. Elle usait de ruses pour ne pas s'attirer les foudres qui menaçaient sans cesse. Elle avait ainsi l'habitude, grâce à un ruban adhésif dissimulé sous son tablier, de cacher les cheveux restés dans les peignes ou les brosses. Sissi préférait encore renoncer à paraître en public si elle n'avait pu être coiffée par Fanny. Toutes les femmes de la Cour voulaient être coiffées par elle, mais elles ne

bénéficiaient pas pour autant d'une pareille chevelure. Une sorte de complicité profonde liait les deux femmes.

Au moment où il fut question que Fanny se marie, Elisabeth fit tout pour ne pas la perdre. La jeune fille s'était éprise d'un obscur employé de banque, Hugo Feifalik. L'épouser lui aurait interdit l'accès à la Cour. Elisabeth demanda à François-Joseph de faire une exception. Ce qu'elle obtint sans difficulté. Il suffisait de donner au fiancé un emploi à la Cour. On lui confia des charges de plus en plus prestigieuses, d'abord secrétaire privé de l'impératrice, puis intendant de ses voyages – et Dieu sait si Elisabeth était souvent partie. Il devint ensuite conseiller au gouvernement, maître du trésor de la Croix étoilée, conseiller à la Cour, avant d'être élevé au rang de chevalier.

Fanny Feifalik exerçait sur Elisabeth une étrange domination. Dans l'unique domaine où l'impératrice ne pouvait être maîtresse d'elle-même, après avoir tant lutté pour sa liberté, elle tenait les rênes avec une certaine arrogance. Elle était peut-être la seule personne au monde dont Elisabeth devait se résoudre à dépendre. Sissi avait vaincu tout le monde, sa belle-mère, son mari, ses hommes politiques ou amoureux, ses dames d'honneur, ses chevaux rétifs, ses sœurs qui l'idolâtraient. La seule qui la tenait en son pouvoir était sa coiffeuse. Celle-ci, par un principe de mystérieuse communion, se changea peu à peu en « impératrice ». Elle intégra l'élégance, la dignité d'Elisabeth, son apparence prit un air élisabéthain au point qu'il fut question d'utiliser cette ressemblance pour en faire une doublure très commode en certaines occasions. L'opération n'était bien sûr possible que là où l'on ne connaissait pas Sissi de trop près et dans une circonstance d'éloignement relatif.

Ainsi, il arriva qu'en 1885, Elisabeth laissa sa doublure se faire acclamer pendant qu'elle disparaissait adroitement. Fanny saluait la foule, ravie, sur un bateau officiel amarré au port de Smyrne, elle recevait les hommages des autorités de la ville, pendant que Sissi se promenait dans les rues.

Une autre fois, à la gare de Marseille, l'impératrice s'apprêtait à prendre le train mais le quai était envahi d'admirateurs et de curieux venus pour l'apercevoir, ne serait-ce qu'un instant. La comtesse Irma Sztaray, sa dernière dame d'honneur et amie, raconte : « En général, Sa Majesté se sentait terriblement oppressée par cette sorte d'intérêt, mais cette fois elle s'amusa beaucoup, car la curiosité de la foule s'était trouvée complètement satisfaite avant même qu'elle ne fût apparue. Madame Feifalik, coiffeuse de l'impératrice, montait et descendait les marches du perron de la gare, dans une attitude de la plus haute dignité, jouant du mieux qu'elle le pouvait le rôle de Sa Majesté, un éventail devant le visage. « Ne dérangeons pas cette bonne Feifalik », dit en riant l'impératrice, et elle monta prestement dans le train sans se faire remarquer. »

« Je sens ma chevelure comme un corps étranger sur ma tête » disait-elle à Cristomanos ébloui par cette étrangeté. Et le jeune homme, inconscient de l'angoisse que cela pouvait représenter, répondait :

– Votre Majesté porte ses cheveux comme une couronne à la place de sa couronne.

– À ceci près, répondait l'impératrice, qu'on se décharge plus facilement de n'importe quelle autre couronne.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Il est ravi qu'on lui offre, comme un divertissement à tous ses soucis, les folies de son épouse adorée. Il assiste aux séances de dressage d'Elisabeth, à Gödöllö, quand il le peut, et déclare à Hütteman qui enseigne Elisabeth : « Eh bien voilà, les rôles sont distribués. Ce soir, l'impératrice sera écuyère de cirque, vous nous ferez de la haute école, et moi je vous servirai de maître d'écurie. »

L'autre folie d'Elisabeth est la musique tzigane. Et les Tziganes. Elle en invite des troupes dans son château et ne prend ombrage d'aucun des petits inconvénients que cela entraîne. Les valets de chambre et les gouvernantes sont terrifiés. « On voyait rôder à Gödöllö toute une racaille peu recommandable, des hommes chevelus, des femmes aux épaules nues et bronzées portant de jeunes enfants, et des gamins crasseux et déguenillés. » L'impératrice les a invités, leur fait servir des monceaux de nourriture et leur offre encore toutes sortes de victuailles à emporter. Elle aime tout ce qui lui parle de sauvagerie et de pureté d'âme. Elle hait de toutes ses fibres la suffisance décadente des privilégiés. Elle recherche le singulier, la différence qui intrigue par son altérité.

Pourtant, elle finit par se lasser même de Gödöllö. La saison de chasse est trop courte, la société qu'elle fréquente toujours la même, les ragots toujours vivaces à la Cour de Vienne. Elle commence à étouffer dans ces vêtements trop petits. François-Joseph était rassuré que ses déplacements se soient un peu espacés car elle emmenait avec elle une suite d'une centaine de personnes qui coûtait cher à la cassette de l'empereur. Or, Elisabeth veut de grands projets qui la mobilisent.

Sa sœur Marie, ex-reine de Naples, a acquis un pavillon de

chasse en Angleterre. Elle vante à Elisabeth les grandeurs de la chasse anglaise. En 1874, elle l'invite à venir la voir. Sous le prétexte que Valérie a besoin de prendre des bains de mer, l'impératrice décide de partir pour l'île de Wight. Elle voyage incognito sous le nom de comtesse Hohenembs, mais ne peut éviter de rendre une visite de courtoisie à la reine Victoria, également en villégiature dans cette île. Elle se plaint que cette journée-là fut la plus ennuyeuse de son séjour. La reine Victoria ne lui inspire aucune sympathie particulière. Elle écrit à sa mère : « Ce que j'aimerais le plus c'est aller en Amérique. Valérie a trouvé charmante notre traversée. Tous les autres, à peu d'exception près, ont vomi. »

Elle visite des haras où elle découvre de très beaux chevaux, mais craint bien de ne pouvoir se les offrir. « J'ai vu de très beaux chevaux mais tous très chers, écrit-elle à son mari. Celui qui me plairait le plus vaut vingt-cinq mille florins, ce qui est bien sûr hors de question », dit-elle sans en penser un mot. Un peu plus tard, une riche lady lui offre un superbe coursier anglais. Avec embarras, elle finit par accepter. Elle se rend chez le duc de Teck qui chasse à courre et se moque de la duchesse en disant : « Elle est fabuleusement grosse. Je n'ai jamais rien vu de tel. J'ai passé mon temps à me demander à quoi elle pouvait ressembler au lit. » Elisabeth est caustique.

Quand elle se baigne, Marie Ffestetics et plusieurs de ses suivantes se mettent dans l'eau avec elle, pour que, du rivage, les spectateurs ne puissent savoir laquelle est l'impératrice. Et pour brouiller les pistes, elle se baigne contrairement à son habitude, en flanelle claire. Elle propose à François-Joseph de venir la rejoindre. Mais, accablé de travail, il ne peut se le permettre. Alors Elisabeth a cette réflexion philosophique : « Je n'ai pas

besoin de démonstrations pour savoir que tu m'aimes, et si nous sommes heureux ensemble, c'est parce que nous ne nous gênons jamais l'un l'autre. »

La ravissante Marie, ex-reine de Naples, sœur préférée d'Elisabeth, lui fait rencontrer les frères Baltazzi qui remportent de véritables triomphes sur les champs de course. Marie Festetics, avec prémonition, écrit : « Ces frères montent magnifiquement, s'insinuent partout. Ils sont dangereux pour nous. » Effectivement, ils sont entrés dans le cercle rapproché de la reine Marie de Naples pour atteindre celui de l'impératrice. Or leur sœur, Hélène Vetsera, très ambitieuse, apportera le drame dans la famille impériale.

Elisabeth remet la coupe du vainqueur à Hector Baltazzi, sur le champ de course de l'île de Wight. La fête qui suit est fastueuse et illuminée par les deux beautés que sont Elisabeth et Marie. L'impératrice s'amuse beaucoup, elle est sous l'influence de sa sœur qu'elle est enchantée de retrouver dans ce contexte hippique. Marie mène une existence de luxe avec l'aide financière des Rothschild, qui mènent grand train avec elle et sa cour. Marie Festetics qualifie la reine Marie de « méchant petit démon » parce qu'il lui semble qu'elle incite Elisabeth à oublier ses devoirs d'impératrice.

C'est trop tard. Elisabeth, maintenant, veut briller comme sa sœur lors des grandes chasses. Elle s'entraîne à la course et au saut avec son nouvel écuyer Allen qu'elle a ramené de ce premier voyage.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Mais il n'insiste pas, reprend un ton plus calme et lui raconte la raison « infâme » pour laquelle il est dans un si grand bouleversement. Il lui découvre, semble-t-il, tout le mic-mac amoureux mis en œuvre par la reine Marie de Naples. La comtesse Festetics en reste muette. Puis elle poursuit : « Mon indignation face à ces mensonges devait être si manifeste, qu'il me dit comme pour s'excuser avant que j'aie pu ouvrir la bouche : "C'est tante Marie qui me l'a dit." Je répondis d'un ton glacial, alors même que je bouillais intérieurement, que ce n'en était que plus abject.

– Mais alors pourquoi m'a-t-elle dit cela, si ce n'est pas vrai ? Je crois pourtant qu'elle m'aime beaucoup... »

Marie Festetics traite tous ces bruits de vils ragots et se refuse d'en saisir la moindre réalité. « Je ne me pardonnerais pas d'avoir sauvé de l'oubli une histoire pareille, ajoute-t-elle. Et si l'impératrice savait cela ! Ce serait terrible ! »

Ragots que, malgré toute la bonne volonté de la comtesse, Elisabeth ne peut ignorer. Les deux sœurs en arrivent à un conflit violent qui se prolongera toute leur vie. Pendant une semaine entière Sissi se fait porter malade. Elle ne monte plus, ne chasse plus. L'atmosphère est lourde. Elle ne quitte plus son lit et écrit à François-Joseph : « Comme je ne suis pas allée chasser depuis plusieurs jours, les gens diront que c'est à cause du pape. Cela tombe bien. » En effet Pie IX venait de mourir.

On veille maintenant à ce que Rodolphe et Middleton ne se trouvent jamais en présence l'un de l'autre. Mais dès que Rodolphe quitte la résidence de sa mère, Middleton réapparaît. Et les tensions se font à nouveau sentir. Pourtant il remporte

pour la seconde fois la coupe de la course qu'Elisabeth a créée. À nouveau il la reçoit de ses mains.

Rodolphe ne parlera jamais de tout cela à son père. Il a d'ailleurs avec lui des rapports très conflictuels en ce qui concerne la politique. Il ne mentionne que les dangers des obstacles anglais et les accidents de chasse qui l'inquiètent encore. Les cavaliers les plus exercés font de terribles chutes. Le comte François Clam roule dans un fossé profond, il se fracasse la mâchoire et s'ouvre l'oreille. Elisabeth raconte que les fossés sont « peuplés » de cavaliers qui ont fait la culbute. Cela ne la refroidit pas.

Le renard traqué entraîne parfois les chasseurs dans des courses effrénées de près d'une heure. Elisabeth est en tête, elle bondit sur les haies, en saute trois d'un coup. Middleton tombe à la troisième. Elle rage de l'attendre car elle tient à être toujours derrière la meute. À l'hallali, le premier cavalier reçoit la queue du renard. Elle a horreur qu'on la lui remette par courtoisie. Elle veut l'avoir méritée. Il lui arrive de passer à travers champs, à la colère des paysans. Alors elle les dédommage. Elle sème tout le monde et raconte, comme une petite fille mal élevée, ses chasses à François-Joseph, loin là-bas, à la Hofburg, sur sa table de travail. « Le cheval de Heini Larisch a complètement fait grève, raconte-t-elle, celui de Rudi Liechtenstein était rétif, si bien qu'ils ne nous ont rejoints que la chasse finie. Si seulement tu étais là... », ajoute-t-elle de mauvaise foi, « mais tu ne te laisserais pas diriger par Middleton. »

Maintenant elle cherche surtout à éviter sa sœur. Les chasses anglaises sont devenues trop étroites pour elles deux. Qu'à cela ne tienne, Sissi l'intrépide ira chasser en Irlande. Avec

Middleton. Hors d'atteinte.

Les dérapages de Sissi

Outre sa passion des chevaux, Sissi a plus généralement la passion des animaux. De ceux en tout cas qui entraînent le plus de complications. Les appartements de la Hofburg ont échappé de peu au bébé tigre du zoo de Berlin et à l'ours dressé à danser. Mais les perroquets, les grands chiens anglais, et dernièrement un singe, n'ont pas manqué devenir peupler les couloirs du palais à la grande frayeur des dames d'honneur et des femmes de chambre. Le macaque fait des siennes. Rodolphe écrit à son ami zoologue Alfred Brehm : « Malheureusement cet animal, docile et agréable, est assez maladif et se comporte de façon si inconvenante qu'il est devenu impossible de le laisser dans une pièce où se trouvent des femmes. » Il est donc « destitué de ses fonctions » selon l'expression railleuse du jeune homme. Mais Elisabeth ne renonce pas si facilement. Elle charge son fils de lui en procurer un autre.

Rodolphe qui craint beaucoup d'importuner son ami lui écrit pourtant : « Quelle espèce de singe serait la plus sûre pour ce qui est de la santé, et par ailleurs la plus correcte quant au comportement ? Un singe qui, d'autre part, ne se rende pas insupportable par ses cris. Maman voudrait aussi savoir si une petite femelle ne serait pas plus facile à garder en intérieur qu'un mâle. » Pauvre Rodolphe, que ne ferait-il pas pour satisfaire la nouvelle « passion des singes » qui s'est emparée de sa mère ?

Mais il y a plus choquant. Et l'on verra par là à quel point Sissi a décidé de se venger de la « vieille garde » qui l'a tant calomniée, critiquée, méprisée. On parle beaucoup dans Vienne

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

émotion Elisabeth ne l'écoute-t-elle pas lui confier ses rêves ! Serait-il donc le seul à l'avoir comprise ?

Elle est d'autant plus attentive à ce garçon qui lui ressemble que l'empereur a malmené les amours de son fils en décidant de lui faire épouser cette Stéphanie de Belgique, fille de Léopold II, qu'elle n'aime pas non plus.

Un jour François-Joseph était entré, furieux, dans le boudoir de Sissi.

– Il est impensable que Rodolphe coure encore après cette femme. Je ne peux le tolérer.

– De quoi parles-tu, Franz ? avait demandé Sissi.

– Rodolphe a filé en Suisse en compagnie du comte Bombelles, son aide de camp, pour rejoindre une de ses maîtresses alors que je m'échine à lui faire épouser la fille du roi des Belges !

– La Belgique a déjà porté malheur aux Habsbourg, répond Sissi pensive.

– N'importe, ce mariage doit se faire, je m'y suis engagé politiquement.

Ce jour-là, Elisabeth ne rappela pas à son mari que Charlotte de Belgique avait, par ambition, entraîné le propre frère de l'empereur dans l'aventure tragique du Mexique où il avait fini fusillé.

Manifestement la lutte du mâle dominant contre le jeune

héritier du trône prenait un tour cruel et personnel. Rodolphe se maria contre son gré et vit tous ses rêves s'écrouler. Sissi fuyait dans tous les sens du terme devant la catastrophe annoncée.

La malédiction des Wittelsbach

Elisabeth s'inscrit dans une lignée de grands personnages pittoresques ou tragiques. La dynastie des ducs en Bavière est ponctuée de personnages réels ou imaginaires, dont les légendes se poursuivent jusqu'à aujourd'hui. Lorsqu'elle se soigne dans la ville d'eau d'Ischl, une des plus élégantes d'Europe et qui fut longtemps la résidence d'été favorite des Wittelsbach et des Habsbourg, l'impératrice rêve aux histoires qui ont hanté son enfance et l'ont marquée pour toujours.

Au cours d'une de ces promenades éreintantes dont elle a le secret, accompagnée de sa nièce Marie von Wallersee, qui lui sert parfois de dame d'honneur lorsque les autres sont hors d'usage, elle retrouve les contes qui ne doivent pas se perdre.

Ce jour-là, vêtue d'une jupe de sport qui lui tombe à la cheville, tête nue, le visage dissimulé derrière un éventail, elle s'arrête soudain dans une petite clairière située à flanc de montagne, à l'écart des promeneurs. Elle demande à Marie d'ouvrir cette énorme ombrelle de soie, doublée de peau de chamois et liserée de bleu, que la jeune fille transporte péniblement pour sa tante pour éviter les taches de rousseur. Sissi éponge son visage avec un petit mouchoir de baptiste. Elle a grimpé à toute allure et Marie la supplie de ne pas repartir trop vite. Alors Sissi s'assied sur un tronc d'arbre et demande à sa nièce, fille de son frère Louis :

– Sais-tu, Marie, qu'une malédiction s'est abattue sur notre famille ? Et que son pouvoir ne disparaîtra qu'à la mort du dernier d'entre nous ?

Par un si beau jour de soleil, Marie aurait choisi un sujet de conversation plus gai. Les paroles de sa tante l'impressionnent au point qu'elle se met à trembler. Elisabeth poursuit :

– Tu ne connais pas les secrets des Wittelsbach. D'ailleurs seules mes sœurs Hélène et Marie les connaissent, ainsi que ton père. Je vais te les dire car tu es aussi sous le coup de cette malédiction qui n'engendra que des mariages malheureux ou tragiques.

L'impératrice fait allusion au mariage forcé de sa nièce avec Georges Larisch. Mariage qui a été arrangé sans tenir compte des désirs de l'intéressée.

– Je sais que tu passes à côté du bonheur. Écoute-moi, les moments heureux de ton existence, tu devras les arracher toi-même au destin. Et les payer très cher. Il en sera ainsi tant que notre lignée ducal ne sera pas éteinte. Mais elle le sera avant un siècle, ajouta-t-elle en guise de piètre consolation. Marie écoute sa tante, dans une sorte de désolation.

– D'où viennent ces horribles prédictions ?

– Un jour ta grand-mère, la duchesse Ludovica, ma mère, prononça inconsidérément des paroles dont nous continuons de supporter les conséquences. Quand elle prononça ces mots fatals, elle ne pensait pas qu'ils seraient pris au sérieux par les ombres des disparus...

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

en tournant une nuit entière dans son manège, avec étapes et pique-nique, pour ensuite aller se coucher, satisfait, au petit matin. Elle se rendait sur l'île aux Roses, lui laissait des lettres et des poèmes, s'enivrant de mélancolie, d'ironie et de poésie. Elle lui écrivait :

Ô toi, aigle qui plane au-dessus des montagnes
La mouette des mers t'adresse
Le salut des vagues bordées d'écume
Pour les neiges éternelles des sommets.

Les messages de la mouette attendent parfois patiemment des mois avant que l'aigle les découvre. Car Louis II vit désormais dans ses châteaux fabuleux, passant ses nuits dans les montagnes où les villageois chantent et dansent pour lui au cours de grands festins qui se terminent en orgies. C'est au moment où tout son entourage se détourne de lui, eu égard aux dépenses pharaoniques engagées pour la construction de ses bâtisses de rêve, qu'Elisabeth le soutient le plus expressément.

L'impératrice, intriguée par la folie qui hante le frère cadet de Louis, Otto, visite les asiles psychiatriques. Marie Festetics, qui assiste à ces visites, note dans son journal : « L'impératrice était pâle et grave mais la reine Marie de Prusse, mère du roi, qui a deux fils déments, s'amuse et rit, inconsciente... Qui peut dire où se trouve la frontière entre folie et raison, quand l'ordre disparaît de l'esprit humain ? »

Hélène, ayant perdu son mari et un fils, souffrait de graves troubles mentaux. Sophie, prise dans une terrible passion pour le capitaine Glaser, avait dû être internée, et Marie et Mathilde, les sœurs de Sissi, souffraient de langueurs interminables. Aussi

l'impératrice écrit-elle :

Les fous comme les prophètes
Sont respectés en Orient
Tandis qu'ici, dans nos pays
On rejette les uns et les autres.

« Ne voyez-vous pas que, dans Shakespeare, les déments sont les seuls êtres sensés ? De même dans la vie ignore-t-on où se trouve la raison et la folie. Je tiens souvent pour raisonnables ceux que l'on dit fous quand la véritable raison est considérée comme une “dangereuse folie” », écrit-elle.

Évidemment, Louis II se prend pour Louis XIV et invite à sa table Marie-Antoinette ou la Du Barry, mais il garde une logique imparable lorsqu'il s'enfuit de Munich au passage du prince Napoléon, en disant : « On ne descend pas impunément du banquet des dieux dans le monde des mortels. » Il a choisi d'évoluer dans la légende, dont les codes ne peuvent plus se satisfaire de la contingence politique. Vêtu d'un costume de velours bleu, piqué de pierreries, il court la nuit dans des traîneaux par tous les temps. Ses piqueurs et ses écuyers lui fraient la route, à cheval, porteurs de flambeaux. Ses ministres l'insupportent. Qu'à cela ne tienne, il forme un nouveau cabinet présidé par son coiffeur Hope, et composé de cuisiniers et de palefreniers plus précieux à ses yeux que tous les conseillers auliques.

La liberté de l'« Aigle »

Louis II n'est plus le magnifique jeune homme qui montait sur

le trône vingt ans auparavant. Il est devenu énorme car il mange à toute heure de la nuit comme un ogre. Il ne se soigne plus, ne se lave plus. Ses dents sont soit cariées, soit tombées. Toute sa bouche est infectée. Ses yeux, injectés de sang, sont perdus dans la graisse. Son regard inquiet se pose au loin comme s'il voyait des spectres. Il a le teint blême et les cheveux gras, l'air d'un géant empêtré dans sa douleur. Sa popularité est intacte auprès du peuple de Bavière, mais le gouvernement et les prétendants au trône s'agitent pour le destituer. On le dit fou. Son journal intime est une longue plainte contre ses mœurs homosexuelles et l'incompréhension qui le cerne. Pourtant Elisabeth, en 1886, le visite encore avec sa nièce Marie.

Lorsque Sissi est à Feldafing, en face du lac de Starnberg où elle se rend régulièrement quand elle n'est pas à Gödöllö ou sur les rivages de Méditerranée, la duchesse Ludovica vient prendre son petit déjeuner avec sa fille et sa petite-fille presque chaque jour. La duchesse arrive dans sa calèche décapotée entourée de quatre ou cinq chiens turbulents qui montent sur la banquette. En face d'elle le baron von Wulffen, son fidèle chambellan, disparaît sous un assortiment de parapluies, de réticules et de châles de laine, assis sur un étroit strapontin.

Le soir, lorsque la fraîcheur tombe des glaciers, Elisabeth et Marie vont faire une promenade à cheval, comme du temps où l'impératrice chevauchait avec son cousin autour du lac de Starnberg. Pour ces excursions Sissi porte une de ses amazones noires et blanches qui font dire à l'empereur, d'un ton sec : « Sissi, vous ressemblez absolument à un zèbre, dans ce costume. »

Mais les visites de Ludovica ne valent pas celle que fit encore

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

François-Salvator, son neveu, est placé à côté de Valérie. L'empereur regarde les jeunes gens d'un air bourru. Il lève son verre et porte un toast à Rodolphe. Elisabeth lui fait remarquer que c'est aussi l'anniversaire du neveu et fiancé. François-Joseph lève une seconde fois son verre et concède : « Bon, aussi à la santé de l'autre. »

À Ischl, Elisabeth invite des comédiens à venir dire les poésies d'Heinrich Heine. Lorsque l'un d'eux saute une strophe par inadvertance, elle le lui fait remarquer. Rien ne lui échappe. Elle s'intéresse au poète Juda ben Halevy car Heine en a fait l'éloge dans son *Romanzero*. Elle s'invite sans prévenir chez le professeur Seligmann Heller, qui est un spécialiste de Halevy, afin qu'il lui parle de sa vie et de son œuvre. Elle-même acquiert une telle réputation comme connaisseuse de Heine qu'on la consulte sur l'œuvre du poète. Elle est capable de discerner si certains vers sont apocryphes ou non. Et ses avis sont confirmés par des recherches ultérieures. Elle lit Goethe en allemand, Shakespeare en anglais, puis entreprend l'étude du grec ancien pour pouvoir lire Homère dans le texte. Elle passe des nuits entières à ce dur labeur en soupirant : « Si seulement les jours pouvaient être deux fois plus longs ! Je pourrais lire et étudier autant que je le voudrais. » Faisant tout avec excès, elle occupe son esprit afin « d'oublier ses pensées les plus noires ». Elle se lance même dans le grec moderne car elle « souhaite parler comme les neuf dixièmes de la population et non comme les savants et les politiciens ».

Un des grands spécialistes de la Grèce, à l'époque, est le consul d'Autriche à Corfou, Alexander von Warsberg. Elisabeth lui demande de l'accompagner dans ses prochains voyages à Ithaque et de lui enseigner son savoir en phrases brèves et

concises, car elle ne supporte pas les longs discours !

Il la prend d'abord pour une « illuminée » mais ensuite s'aperçoit que « l'impératrice est une tout autre femme, loquace, simple, intelligente, vraiment remarquable, chaleureuse, sans préjugés, bref, l'une des figures les plus fascinantes que j'aie rencontrées dans ma vie, dit-il. Je marchais souvent avec elle quatre heures durant. Elle me faisait parler sans interruption, au point que le soir, j'en avais la gorge enflammée. Elle faisait les observations les plus singulières et les plus pertinentes. C'est à coup sûr une nature d'un très haut niveau spirituel. Elle semble avoir conscience de sa valeur, et, de ce fait, ne se laisse gêner en rien. Comment, sans cela, l'empereur aurait-il tant d'estime pour elle ? »

Puis il avoue : « Elle est adorable, enchanteresse, on ne peut résister à cette femme. » Il faut imaginer cette étrange dame brune, si mince dans son long manteau sombre, grimant à vive allure des chemins de pierres, suivie de Warsberg en plein exposé culturel, la gorge sèche, et de la comtesse Festetics, toute ronde et essoufflée.

Ils escaladent pendant trois heures le rocher d'où Sapho s'est précipitée dans le vide. Il se met à pleuvoir, le chemin est glissant, l'équipage du *Miramar* les suit en chantant des chansons folkloriques, ce qui amuse beaucoup Elisabeth et désespère le consul qui tenait à plus de recueillement. Marie Festetics raconte : « En grimant, nous allions aussi vite que si nous étions sur du plat à Gödöllö. On devait prendre garde à ne pas se briser les bras et les jambes. »

Intrépide, Elisabeth avance guidée par sa fascination pour les

héros grecs. Elle écrit à Valérie qu'elle s'est rendue le matin même sur les lieux où Ulysse avait accosté et que c'est là qu'elle a cueilli pour elle les cyclamens qu'elle lui envoie. La nature est couverte de fleurs, comme à Corfou. Pendant ce temps-là, Warsberg doit se débrouiller pour lire son ouvrage sur Ithaque en marchant !

François-Joseph ne comprend pas ce qu'Elisabeth peut bien faire à Ithaque pendant tant de jours, alors que le prince de Meningen lui a dit que c'était une île pelée, sans beauté. Et quand son frère Charles-Théodore lui demande comment on peut ainsi lire et marcher en même temps sans passer pour un fou, elle répond : « Le principal est de savoir que l'on n'en est pas un, même si d'autres le croient. »

Elle déclare enfin à son époux que la Grèce sera sa future patrie et effectue de longues croisières en mer Égée. Pour prouver son amour de la mer, elle se fait tatouer sur l'épaule une ancre marine, ce que l'empereur qualifie, lorsqu'il la revoit en robe décolletée, d'« affreuse surprise ».

Au printemps 1887, Sissi retourne dans sa chère Hongrie, à Méhadia. En compagnie de Charlotte de Majlath, cette jeune Hongroise qui peut soutenir le rythme de ses courses, elle reprend ses longues échappées jusqu'à la frontière roumaine. Elles déjeunent au milieu des forêts, en buvant du lait de brebis. Elisabeth dort la fenêtre ouverte contre toute raison, et fait des poèmes au clair de lune. Mais si elle est ici c'est pour retrouver sa « sœur » en poésie, une autre Elisabeth, la reine Elisabeth de Roumanie, née princesse de Wied, épouse de Carol I^{er}, qui est écrivain et publie ses œuvres sous le pseudonyme de Carmen Sylva. Elle a dix ans de moins que Sissi et produit à tour de bras

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

est heureux. J'ai fait venir l'amie à six heures et demie chez Ida pour lui raconter des souvenirs de voyage, et nous nous sommes promenés aujourd'hui encore à Schönbrunn. Il est si bon, dans ce sombre château triste et solitaire, de voir enfin un visage radieux. Poka était gai comme un pinson ce soir. »

On ne parle alors que de sujets légers et de théâtre. L'empereur se distrait de ses soucis et Elisabeth tisse sa toile de bonheur sage autour de lui. On a envoyé le baron Kiss, époux de Kathi – surnom de Catherine –, au Venezuela, « où il s'ennuie affreusement », après lui avoir tout de même payé toutes ses dettes. Quant au petit Toni, le fils de Catherine, âgé de douze ans, on lui envoie des lettres diffamatoires sur cette liaison scandaleuse. À nouveau, Elisabeth intervient en invitant le jeune garçon à Ischl et en lui parlant affectueusement de sa mère au cours de ses promenades avec lui.

Mais une telle situation ne peut manquer de susciter des commentaires peu amènes. Le comte Hübner écrit : « L'empereur est toujours sous le charme d'une comédienne du Burgtheater. Catherine Schratt, belle et sottie, est censée partager honnêtement l'intimité de l'empereur. C'est l'impératrice qui, à ce qu'on dit, a arrangé cette liaison soi-disant platonique, mais que le public ne croit nullement telle et qui est de toute façon ridicule. Que l'on plaint la jeune archiduchesse Valérie ! »

Valérie disait : « Je voudrais ne plus jamais devoir rencontrer cette brave dame, et que papa ne l'eût jamais aperçue. » C'est une affreuse gêne pour elle de devoir l'embrasser comme Elisabeth a coutume de le faire. « Que deux caractères aussi nobles que mes parents puissent ainsi se leurrer et bien souvent se rendre mutuellement malheureux, quelle tristesse ! » regrette-t-elle.

Rodolphe, celui qu'Elisabeth aimait

L'archiduchesse avait massacré l'instinct maternel d'Elisabeth en lui dérobant brutalement ses enfants. La jeune mère n'avait pas accès librement à la nursery impériale. Il lui fut interdit d'allaiter comme elle l'aurait souhaité. L'aînée, Sophie, morte en bas âge, Gisèle et Rodolphe avaient été élevés par leur impériale grand-mère. Jusqu'au jour mémorable où Elisabeth arracha son fils des griffes du comte Léopold Gondrecourt qui avait reçu l'ordre de « traiter rudement » le jeune prince âgé de six ans. L'enfant était devenu anxieux et maladif, hanté de cauchemars, terrorisé d'un rien. Perpétuellement malade. Elisabeth écrira plus tard : « Les enfants ne pouvaient jamais rester auprès de moi. Je n'avais pas un mot à dire quant à leur éducation, en attendant que les procédés énergiques du comte de Gondrecourt réduisent Rodolphe à l'état de crétin. Vouloir faire un héros d'un enfant de six ans par des cures d'eau glacée et le recours à la terreur est de la folie. » L'archiduchesse prétendait qu'il fallait l'endurcir par un régime toujours plus rigoureux, un dressage plus cruel. Rodolphe devint hypernerveux, fragile et sombre.

Le 27 août 1865, Elisabeth écrivit un ultimatum à l'empereur en lui disant qu'il devait choisir entre Gondrecourt et elle. Pas moins. Ce fut elle, bien sûr. Rodolphe n'oubliera jamais le geste de sa mère qui le sauva de la ruine physique et psychique. Mais le mal était fait. L'hérédité malade avait fait son nid. Il ne vaincrait jamais la fragilité dont il était victime. L'empereur amoureux de sa femme n'avait pas résisté : l'archiduchesse avait essuyé une première et cinglante défaite.

Par la suite, le talent, le tempérament, l'imagination, la sensibilité et l'humour de Rodolphe se calèrent sur ceux de sa

mère. Marie Festetics écrit : « Les yeux du prince impérial brillaient, il était aux anges d'être avec sa mère qu'il adore. Il tient beaucoup d'elle, en particulier son charme et ses yeux mordorés. » C'était à Budapest où Rodolphe venait de faire la connaissance de Gyula Andrassy. L'homme était un héros à ses yeux à cause de son rôle de révolutionnaire.

À la naissance de Valérie, qu'Elisabeth offrit à la Hongrie comme « cadeau de couronnement », le jeune prince se sentit abandonné de la mère qu'il aimait follement. Elisabeth nourrissait pour sa dernière fille un amour confinant à l'obsession. Rodolphe devint très jaloux et se montra souvent odieux avec sa sœur cadette. Il n'était pas traité comme un enfant mais comme le prince héritier envers qui l'on observe une certaine distance. Il en souffrit beaucoup.

Lorsqu'il épousa Stéphanie de Belgique, ambitieuse et assez sotte, Elisabeth eut des relations plus que froides avec sa belle-fille. Rodolphe n'en continuait pas moins à imiter sa mère, à penser comme elle. Tandis que son père restait convaincu d'en faire un militaire émérite, Rodolphe poursuivait son chemin d'autodidacte interdit d'université, écrivant des essais politiques à la louange du régime démocratique et une œuvre importante, aujourd'hui reconnue des meilleurs spécialistes, sur l'ornithologie. Il composa comme sa mère des recueils inspirés d'Heinrich Heine, des pamphlets contre l'aristocratie et l'Église. Il professait un mépris hautain pour les dogmes du catholicisme. Il disait en parlant de l'Autriche : « Si l'on me chasse d'ici, j'entrerai au service d'une République, probablement de la France. »

Il n'avait pas de mots assez sévères pour dénoncer l'ancien

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

d'un étage à l'autre, en tous sens. Le comte Latour, précepteur de Rodolphe, pleure comme un vieil enfant, assis sur les marches du grand escalier d'honneur. Les cloches de la capitale sonnent le glas. Des drapeaux voilés de crêpe apparaissent aux fenêtres. Les ouvriers quittent leur travail. Les magasins ferment sans qu'aucun ordre n'ait été donné. La presse annonce le suicide du prince. Il est trop tard pour revenir en arrière. Vienne haletante attend d'en apprendre davantage. On s'arrache les éditions spéciales. Le deuil est public.

Dans la nuit du 3 février, quelque chose se brise dans la muraille qu'Elisabeth oppose à l'océan d'horreur qui monte en elle. Elle réveille brusquement Valérie en pleine nuit et s'écrie, hagarde :

– Ce n'est pas vrai, n'est-ce pas, ce n'est pas vrai que Rodolphe est étendu là-haut, mort ?... Non, cela ne se peut pas. Je veux aller le voir !

On appelle François-Joseph pour la calmer. Son cauchemar ne fait que se poursuivre à la suite de tant de deuils.

Le 5 février, Elisabeth n'assiste pas aux funérailles officielles qui doivent durer quatre heures. L'empereur, qui connaît la faiblesse de son épouse devant les cérémonies publiques, l'a suppliée de ne pas se rendre à celle-là. Pourquoi afficher sa pâleur et son égarement ?

Quatre jours plus tard, Elisabeth, toujours fascinée par le spiritisme et la communication avec le monde des disparus, tente déjà d'entrer en contact avec son fils.

Cette nuit-là, lorsque ses dames d'honneur se sont retirées, elle se glisse hors du palais par une porte de service, monte dans le fiacre qu'elle a fait chercher et se rend en secret à la crypte des Capucins de Vienne, le tombeau des Habsbourg, où est enterré Rodolphe. Car le prince a demandé d'être enseveli au cimetière de Heiligenkreuz avec Marie Vetsera. L'empereur a refusé et Elisabeth veut savoir si ce n'est pas une souffrance pour son fils.

Valérie raconte : « Cette crypte lui était odieuse et elle n'avait certes pas envie d'y descendre, mais il lui semblait qu'une voix intérieure l'y appelait. Elle espérait que Rodolphe pourrait lui apparaître et lui dire s'il supportait d'être enterré là. Pour qu'il se montre, elle renvoya le capucin qui lui avait ouvert, puis ferma la porte de fer de la crypte, que seuls éclairaient les flambeaux près du cercueil de Rodolphe, et elle s'agenouilla auprès de lui. Un vent glacé faisait tomber les fleurs fanées des couronnes et bruissait comme des pas légers, de sorte qu'elle regardait autour d'elle, espérant sa venue. Mais rien ne vint. »

Elle appela Rodolphe à maintes reprises, mais il ne répondit pas. Par la suite, Elisabeth ne cessera jamais d'essayer d'entrer en communication avec son fils défunt.

Marie Vetsera fut enterrée de nuit à l'abbaye de Heiligenkreuz, comme un pauvre mannequin désarticulé, de façon honteuse, sans aucune cérémonie.

Le rôle de Marie-Louise Larisch, nièce d'Elisabeth, déclencha de graves querelles au sein de la famille des ducs en Bavière. On sut qu'elle avait agi comme une intermédiaire douteuse entre le prince impérial et la jeune Marie Vetsera. Il y eut des scènes violentes, à Vienne, entre l'impératrice et son frère, père de

Marie-Louise. Celle-ci fut bannie de la Cour. Elle supplia d'être admise à se justifier, prétendant qu'elle n'avait fait qu'obéir aux ordres de Rodolphe. Mais elle avait trahi la confiance d'Elisabeth. Elle ne fut plus jamais reçue.

Ce fut Andrásy, très malade à cette époque, qui assista l'impératrice en ces jours de honte et de douleur. Elisabeth disait : « Maintenant, tous ces gens qui ont dit tant de mal de moi depuis la première heure de mon arrivée ici peuvent songer tranquillement que je disparaîtrai sans avoir laissé aucune trace sur la Maison d'Autriche. » Andrásy mourut quelques mois plus tard. Elisabeth perdait un des hommes qu'elle avait le plus admiré.

Elle se rendit avec Valérie à l'Observatoire de Vienne pour constater la petitesse et la vanité de l'homme au regard de l'univers. Elle en conclut que l'individu n'est rien aux yeux du Créateur devant ces mondes innombrables qui nous échappent encore.

Puis Valérie entendit ce qui pour elle était le pire, car elle était comme son père, très religieuse : « La mort de Rodolphe a tué ma foi », dit Elisabeth.

Valérie constatait avec une peine profonde que « ce lourd chagrin, au lieu de rapprocher mes parents, les a éloignés plus encore l'un de l'autre, car aucun des deux ne comprend la douleur de son conjoint ».

Elisabeth disait qu'elle était trop vieille et trop lasse pour lutter, que ses ailes étaient brûlées et qu'elle ne souhaitait que la solitude et le repos. Il n'y aurait pas selon elle d'action plus

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

s'impacient de ses lecteurs grecs que les tempêtes effraient : « Ces Grecs sont si mous ! » s'écrie-t-elle. Elle ne mange presque rien et Marie Festetics redoute de la retrouver un jour morte de faim. Elle pèse toujours entre quarante-six et cinquante kilos pour un mètre soixante-douze. Son régime habituel se compose du jus de viande d'un steak pressé à demi-cuit, de lait de brebis et d'oranges. Elle écrit trois fois par jour son poids dans un petit carnet de pesée. Cependant elle ne refusera jamais un verre de bière ou de champagne de temps en temps.

Elle fait des apparitions éclairs pour la naissance d'une de ses petites-filles ou pour les fiançailles d'une autre. Mais rarement plus longtemps que deux ou trois jours de suite. Elle vagabonde ainsi dans le vent et la tempête, mais revient toujours sur cette île de Corfou qui l'enchanté.

Elle écrit dans son journal : « Tout resplendissait d'une beauté surnaturelle, ce soir, les oliviers embaumaient et le couchant les auréolait ainsi que des roses d'or. La mer était pareille à un grand morceau de verre bleu, parsemée de petits bateaux aux voiles rouges et blanches, immobiles. Ici, les pentes sont recouvertes de fleurs dorées et en face surgissent les cimes neigeuses des montagnes d'Albanie. D'abord roses, elles s'enflamment d'un feu de rubis. L'air est saturé d'un parfum capiteux. Ivres, des hirondelles traversent l'air par bandes et au-dessus de ce paysage féérique, la lune d'argent, presque pleine, flotte dans le ciel bleu sombre... De mon lit je ne cessais de regarder le clair de lune épandu dans ma chambre et j'écoutais le hululement plaintif des chouettes. »

La statue de Rodolphe sculptée par l'Italien Chiattoné est enfin arrivée. Une fois dévoilée, elle reste immobile devant les traits

de son fils défunt. Pas un mot ne sort de sa bouche, mais ses yeux s'emplissent de larmes. Le lendemain, elle fuit à Venise.

Quand on lui demande si elle se révolte, elle répond : « Non, je suis de pierre. »

Ses longues promenades avec Christomanos sont ponctuées de réflexions que le jeune Grec a fidèlement retranscrites. Elle parle de son voyage en Égypte : « au Caire, je me sens extraordinairement chez moi dans la grande cohue des portefaix et des ânes, je me sens moins opprimée que dans un bal de la Cour et presque aussi heureuse que dans une forêt. »

Lorsque ses genoux la font souffrir pour avoir trop marché, elle se les frictionne avec de la neige. Puis elle revient avec cette sentence : « Comme dans l'homéopathie, il faut combattre les semblables par les semblables, ainsi l'on triomphe aussi de cette maladie qu'est la vie. Car la vie n'a qu'un but, être vaincue en sa forme actuelle, telle une maladie. Et pour cela on ne doit rien craindre et être indifférent à tout. » Thérèse d'Avila avait dit : « Si nous ne sommes pas capables d'avalier la maladie et la mort nous ne ferons jamais rien. » Sa pièce préférée de Shakespeare est toujours *Le Songe d'une nuit d'été*. Aussi fait-elle placer dans toutes ses demeures une gravure représentant Titania avec la tête d'âne. « Car, dit-elle, c'est la tête d'âne de nos illusions que sans trêve nous caressons. » À Schönbrunn, où la longue dame brune plante en hiver sa silhouette sombre sur l'étendue immaculée de la neige, il existe un petit salon dont les murs sont couverts des portraits de ses chevaux : « Beaucoup de ces chevaux sont morts pour moi, ce que nul homme n'eût jamais fait. Certains voudraient plutôt m'assassiner », affirme-t-elle en riant. Et elle ajoute : « Je me sens enveloppée dans des voiles

épais, une sorte de mascarade intérieure, je suis déguisée en impératrice... alors que lorsque je me trouve seule dans un site désert, sur mer ou en montagne, je me redécouvre moi-même à chaque fois... Je me cache derrière mon éventail et mon ombrelle afin que le jardinier de la mort puisse travailler en paix. »

Mais la mer est son domaine de prédilection : « Je suis comme un oiseau de tempête. Je fais carguer toute la voilure pour ne pas me priver de la puissance des vagues en fureur. Chaque fois qu'une lame déferle sur le pont, j'ai envie d'éclater en cris de joie. »

À Miramar, dès le mois de mars, Elisabeth arrive dans une nature encore transie par l'hiver. Des tas de neige vacillants exécutent d'invraisemblables tours d'équilibre dans les arbres rabougris qui surplombent la mer. Les mouettes tournoient comme des rêves affolés. Une servante italienne aux proportions d'ogresse est au service du jeune lecteur grec, elle lui sert des écrevisses monstrueuses qu'il savoure pendant que l'impératrice se fait coiffer dans son boudoir de soie bleu pâle.

Constantin, prosterné devant son élève irréaliste, se demande : « Dans quels abîmes de désespoir sa vie roule-t-elle, sa vie qu'elle creuse si profondément dans le roc de la solitude ? » Et il poursuit : « Tout devient fabuleux quand on est auprès d'elle, chaque jardin où elle met le pied devient aussi mystérieux que celui des Hespérides. »

Il est à l'écoute d'un perpétuel chant de nostalgie qui sort à chaque instant des lèvres d'Elisabeth : « La lumière se brise contre les écueils, dit-elle, si elle venait jusqu'à moi, elle trouverait des ténèbres dans lesquels les rayons se dissolvent,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

mais rien jamais ne l'éloignera de la femme à qui elle a dédié sa vie. Elisabeth, dont on prétend qu'elle ne se nourrit que de lait et de jus de viande, peut faire preuve d'un solide appétit. Quand l'envie l'en prend, elle dîne d'un repas complet vers cinq heures de l'après-midi, ne se refuse jamais de déguster une glace ou un bock de bière d'une contenance d'un litre. Car elle retourne souvent à Munich.

Dans les jardins d'Alger, soudain jetant un coup d'œil autour d'elles et constatant qu'elles étaient seules, Elisabeth jette une jambe en l'air et retombe en un grand écart impeccable. Elle suggère à Irma de l'imiter et éclate de rire devant l'insuccès de sa tentative. Voulant rendre sa visite de politesse de façon impromptue à la femme du gouverneur, et apprenant qu'elle est absente, l'impératrice laisse sa carte de visite : petit carton blanc bordé de noir où, sous la couronne impériale, un seul mot est imprimé : Elisabeth. Ce jour-là, elle porte une robe de drap noir, et un chapeau de tulle noir à bords non relevés. Lorsqu'elle veut marcher de son allure vive, elle raccourcit ses robes en les boutonnant pour libérer ses mouvements. Elle épuise les guides de tous les pays, qui refusent de parcourir trente kilomètres par jour en gravissant des collines au pas de charge. Il n'y a qu'Irma pour la suivre.

À Marseille, elle descend à l'hôtel de la Paix sous le nom qu'elle emprunte souvent de comtesse Hohenembs. En arrivant elle commande des huîtres, du poisson et de la viande, des fraises des bois et de l'Asti Spumante.

Au Cap Martin, François-Joseph la rejoint. Elle visite Nice avec sa sœur, la comtesse Trani, et vont ensemble chez le pâtissier Rumpelmayer, puis à Roquebrune, Monte-Carlo,

Villefranche. Quand les premières sont complètes dans les trains de la région, elle monte en seconde, ravie d'échapper à la perpétuelle surveillance des agents de François-Joseph qui tremble sans cesse pour elle. Avec Irma, et avec l'empereur, lorsqu'il la visite en costume civil, elle parle en hongrois, ainsi personne ne les comprend. Elle aborde tous les sujets « et son raisonnement a la rapidité de l'éclair », assure sa suivante et amie.

Elles longent la baie de Menton pour grimper sur le sommet de l'Annonciade, qui est un lieu de pèlerinage. Dans la chapelle Elisabeth a fait poser en ex-voto une reproduction du *Grief*. Le yacht avait été pris dans une tempête au large de l'Espagne, dont elle était sortie indemne en compagnie, ce jour-là, de Rodolphe.

Au Cap Martin, elle rend visite à l'impératrice Eugénie dont le fils a été tué en Afrique en 1879 par les Zoulous.

Elles iront encore à Naples et à Corfou. Devant la statue de Rodolphe, Irma se recueille avec Elisabeth, un soir d'été. Sur le socle massif en granit, Antonio Chattone a sculpté le buste du prince héritier dans un médaillon ; au-dessus l'ange de la mort, ailes déployées, est assis sur une colonne brisée. L'impératrice se tient droite et muette devant l'image de son fils. L'ensemble est aujourd'hui exposé au château de Laxenburg. Puis elles reprennent le *Miramar*. Le yacht mesure quatre-vingt-douze mètres de long, c'est un vapeur qui compte quatorze officiers et une centaine de membres d'équipage. Elles accostent à Venise avec la suite d'Elisabeth. Elisabeth mange une glace place Saint-Marc et rencontre à bord du *Miramar* le couple des souverains italiens, Umberto I^{er} et Marguerite de Savoie, montés sur le trône en 1878.

Un des nombreux archiducs de la famille des Habsbourg, Ladislaus, meurt à la chasse. Elisabeth l'aimait beaucoup, mais « on eût dit qu'elle anticipait chaque coup du sort, ayant subi le plus terrible [la mort de son fils], et acceptait les suivants avec résignation et dignité » écrit Irma.

Elisabeth se rend à Annecy, à Zurich, à Aix-les-Bains, à Territet, près de Genève. Elle se découvre un nouvel amour pour la Suisse. Elle va voir ses petits-enfants qui l'appellent *Omama*, chez Valérie, au château de Lichtenegg. Elle les couvre de baisers et de caresses et s'en retourne à Gödöllő. Irma est nommée première dame d'honneur. Lorsqu'Elisabeth lui dit « je me réjouis de vous avoir maintenant toute à moi », elle rayonne de joie et manque de tomber évanouie lorsque l'impératrice lui annonce elle-même la nouvelle en s'excusant de lui prendre encore plus de son temps.

Depuis la mort de Rodolphe, on ne souhaite plus aucune fête à Elisabeth car elle a déclaré que « chaque souhait de bonheur me paraît une pure dérision ». Le soir du 24 décembre, anniversaire de l'impératrice, Irma lui offre une coupe de violettes.

Le 6 mai 1897, l'archiduchesse Sophie d'Alençon, sœur de Sissi, est brûlée vive dans l'incendie du Bazar de la Charité. Elisabeth, fragilisée, troublée, tremblante, part à Kissingen emmenée par François-Joseph. Irma s'écrie : « Quelle mélancolie dans le pauvre sourire dont elle me réchauffa le cœur lorsque je la rejoignis ! »

Et puis un des dix enfants de Valérie, François-Charles, âgé de sept ans, a la scarlatine. On craint pour sa vie. Elisabeth se torture d'inquiétude jour et nuit. Elle ne veut pas que sa

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

LES DEUX RÉSIDENCES FAVORITES D'ELISABETH



L'Achilleion, le palais dans l'île de Corfou qu'Élisabeth fait édifier en hommage à son héros Achille. Elle y place la statue de son fils Rodolphe et celle du poète Heinrich Heine, dont les œuvres ne la quittent pas.
© Dagli Orti



Le château et le domaine de Godollo, aux environs de Budapest, offerts à Élisabeth par la nation hongroise en témoignage de reconnaissance.
© Akg-images

« Le roman des lieux et destins magiques »

Collection dirigée par Vladimir Fédorovski Déjà parus :

Le Roman de la Russie insolite, Vladimir Fédorovski.

Le Roman de Saint-Pétersbourg, Vladimir Fédorovski, prix de l'Europe.

Le Roman du Kremlin, Vladimir Fédorovski, prix du Meilleur Document de l'année, prix Louis-Pauwels.

Le Roman d'Athènes, Marie-Thérèse Vernet-Straggiotti.

Le Roman de Constantinople, Gilles Martin-Chauffier, prix Renaudot essai.

Le Roman de Shanghai, Bernard Debré, prix de l'Académie des sciences morales et politiques.

Le Roman de Berlin, Daniel Vernet.

Le Roman d'Odessa, Michel Gurfinkiel.

Le Roman de Séville, Michèle Kahn, prix Benveniste.

Le Roman de Vienne, Jean des cars.

La Fabuleuse Histoire de l'icône, Tania Velmans.

Dieu est-il gascon ?, Christian Millau.

Le Roman de Saxe, Patricia Bouchenot-Déchin.

La Fabuleuse Histoire de Malte, Didier Destremau.

Le Roman d'Hollywood, Jacqueline Monsigny et Edward Meeks.

Le Roman de Chambord, Xavier Patier, prix du Patrimoine.

Le Roman de l'Orient-Express, Vladimir Fédorovski, prix André-Castelot.

Le Roman de Budapest, Christian Combaz.

Je serai la princesse du château, Janine Boissard.

Mes chemins secrets, Jacques Pradel.

Le Roman de Prague, Hervé Bentégeat.

Le Roman de l'Élysée, François d'Orcival.

Le Roman de Tolède, Bernard Brigouleux et Michèle Gayral.

Le Roman de l'Italie insolite, Jacques de Saint-Victor.

Le Roman du Festival de Cannes, Jacqueline Monsigny et Edward Meeks.

Le Roman des amours d'Elvis, Patrick Mahé.

Le Roman de la Bourgogne, François Céséra.

Le Roman de Rio, Axel Gyldén.

Le Roman de la Pologne, Beata de Robien.

Les Fabuleuses Histoires des trains mythiques, Jean-Paul

Caracalla.

Les Romains de Venise, Gonzague Saint Bris.

Le Mystère des Tuileries, Bernard Spindler.

Le Roman de la Victoire, Bertrand de Saint-Vincent.

Le Roman de Québec, Daniel Vernet.

Le Roman de Mai 68, Jean-Luc Hees.

Le Roman d'Israël, Michel Gurfinkiel.

Le Roman de Bruxelles, José-Alain Fralon.

Le Roman de Pékin, Bernard Brizay.

Obama, Le Roman de la nouvelle Amérique, Audrey Claire.

Le Roman de mes chemins buissonniers, Jean-Pierre Fleury.

Le Roman du désert, Philippe Frey.

Le Roman d'un pianiste, Mikhaïl Rudy.

Le Roman de Bretagne, Gilles Martin-Chauffier.

Le Roman de Madrid, Philippe Nourry.

Le Roman de Cuba, Louis-Philippe Dalembert.

Le Roman de Marrakech, Anne-Marie Corre.

Le Roman du Mexique, Babette Stern.

Le Roman du Vatican secret, Baudouin Boallert et Bruno Bartoloni.

Le Roman de Saint-Tropez, Nicolas Charbonneau.

Les Amours d'Hollywood, Pierre Lunel.

La Grande Épopée de la traversée de la Manche, Albéric de Palmaert.

Le Roman de la chanson française, David Lelait-Helo.

Le Roman du Jardin du Roy, Philippe Dufay.

Le Roman de l'âme slave, Vladimir Fédorovski.

Le Roman du loup, Claude-Marie Vadrot.

Le Roman de l'Inde insolite, Catherine Golliau.

Le Roman du cinéma français, Dominique Borde.

Le Roman de Belgrade, Jean-Christophe Buisson, prix de la
Fondation Karić 2010.

Le Roman de Tolstoï, Vladimir Féodorovski.

Le Roman de la Rome insolite, Jacques de Saint Victor.

Le Roman de Saïgon, Raymond Reding.

Le Roman de Napoléon III, Christian Estrosi et Raoul Mille.

Le Roman de Biarritz, Sylvie Santini, prix des Trois
couronnes 2010.

Le Roman de l'Orient insolite, Bernard Saint Bris.

Le Roman des Maisons Closes, Nicolas Charbonneau et
Laurent Guimier.

Le Roman des Marins, Laurent Mérer

Composition et mise en pages réalisées par
Compo 66 - Perpignan
129/2010

Éditions du Rocher
28, rue du Comte-Félix-Gastaldi
98000 Monaco
www.editionsdurocher.fr

Imprimé en France
Dépôt légal : octobre 2010
N° d'impression :